

Brive → Festival du moyen métrage

FOCUS ■ Le réalisateur israélien Nadav Lapid présente deux films à l'esthétique exigeante

Quand le moyen-métrage libère

Court, moyen, long, le réalisateur israélien Nadav Lapid a tout tenté. Des films sophistiqués, qui interrogent les ambiguïtés du monde et les siennes.

Blondine Hutin-Mercier
blondine.hutin@centrefrance.com

■ **Après le long-métrage *L'institutrice*, pourquoi êtes-vous revenu au moyen-métrage ?** Entre *L'institutrice* et mon prochain long, qui sera tourné à Paris presque entièrement en français, je me suis retrouvé avec du temps, des pensées, des réflexions sur la question autobiographique et aussi une méditation par rapport à l'amour et la vie en couple. Vous sentez une certaine urgence et quand vous arrivez à la fin d'un long-métrage, elle est retombée... Avec le moyen-métrage, à l'instar de l'écriture d'un poème ou la peinture d'un tableau, il y a un lien direct entre le moment où vous concevez le film et celui où il arrive à l'écran.

■ **Avez-vous écrit *Journal d'un photographe de mariage* spécialement pour ce format-là ?** Le scénario faisait douze pages, il aurait dû



NADAV LAPID. « Chaque projection est une souffrance et une grande joie ». PHOTO PASCAL PERROUIN

être plus court. Mais je savais qu'il devait avoir un côté partiel, qu'il ne s'agissait pas de clore un cercle. Plus long, ce film aurait

imparfait, comme un tableau qu'on aurait gratté.

■ **De quoi vous êtes-vous libéré ?** Je fais partie des réalisateurs qui travaillent beaucoup la mise en scène, avec un découpage très élaboré. Or à peine 1 % des films sont à la fois sophistiqués et libres. Ce film m'a révélé l'urgence de tenter d'aller au fond de cette liberté d'expression cinématographique et de l'énergie du moment, cette capacité de penser que tout est possible, même de mettre le film en péril. Réaliser un moyen-métrage avant un long, c'est comme un espoir, un désir, une étape intermédiaire ; après, ce film devient un trésor en soi, un bijou que vous appréciez.

■ **Qu'avez-vous retiré du métier de photographe de mariage ?** Pendant mes études de cinéma, j'ai photographié près de 700 mariages. Ce métier témoigne du bonheur des autres, mais qui devient industriel, du fantasme qui se transforme en supermarché de l'amour. Cette ambiguïté est fascinante. Il y a aussi quelque chose de très direct dans

la photographie de mariage, face caméra ; j'aime ça dans mon cinéma.

■ **le cinéma ne peut-il être que critique ?** Si vous mettez à l'écran de façon sexy l'objet de votre rage, vous vous critiquez vous-même. Être du côté du juste n'est pas le bon pour un cinéaste. Être moralisateur, non plus... Le cinéma est justement là pour dire un message et aussi le contredire. Là encore, c'est une ambiguïté.

■ **Comment vivez-vous la rencontre avec les spectateurs ?** Quand la lumière revient et qu'on m'interroge, en fait, c'est moi qui aurais envie de questionner sur le film, leur ressenti des spectateurs... Face à son travail, on est rempli de doutes et ces rencontres sont une manière d'expérimenter de nouveau ce que vous venez de faire. Chaque projection est source de souffrance et aussi d'une grande joie. Encore une ambiguïté. Mais j'espère que l'ambiguïté n'est pas un compromis mou, au contraire une tension extrême entre les deux pôles. Alors là, c'est festif ! ■

Des collégiens critiques de films



DÉCOUVERTE ■ Pendant deux jours, le festival a accueilli une douzaine d'élèves de troisième du collège Jean-Moulin. Ils ont visionné sept films, avant de se répartir en deux ateliers : pendant que les uns, hier matin, ont interviewé des réalisateurs (*Bijan Anquetil* et *Paul Costes*, notre photo), d'autres ont rédigé, avec la journaliste Marianne Guérin, des critiques de films. « Le plus dur, c'était d'analyser les plans, les séquences, de décrire les scènes », racontent Borislava et Coline. Ces productions seront visibles sur le blog du collège, à l'adresse www.clg-moulin-brive.ac-limoges.fr.

Le point d'orgue d'un travail débuté au début de l'année scolaire, dans le cadre d'un EPI sur le cinéma mené par les professeurs de français et de langues étrangères. Visionnage de films, rencontre du consul américain à Bordeaux... Outre le travail d'expression, « cela permet une ouverture culturelle », apprécie Aurore Izorche, prof de français. « Ça change du format habituel », reconnaissent Nadia, Aylin et leurs copines, parfois surprises, jamais déçues par ce qu'elles ont découvert : « C'est plus artistique, plus travaillé au niveau de la luminosité, des images, des décors », analysent-elles en vraies petites critiques.

L'an prochain, cet EPI reprendra, mais dès la quatrième, par un apprentissage technique du cinéma.

RENCONTRE ■ La question des films sauvages en débat

Une possible première voie

L'intérêt des films sauvages a été débattu, hier, lors d'une masterclass avec deux réalisatrices, Justine Triet et Aude Léa Rapin.

La réalisatrice du remarquable long-métrage *Victoria* (nommé aux Césars 2017), Justine Triet, a commencé sa carrière cinématographique par des films sauvages – c'est-à-dire avec peu de moyens, sans producteur, ni diffuseur –, un peu par hasard, comme elle l'a expliqué, hier, lors de la masterclass organisée par la Société des réalisateurs de films : « Je ne pensais pas faire des films dans ma vie. Mais à 26 ans, en sortant des Beaux-Arts, j'ai commencé à en faire, en faisant tout toute seule ou en me faisant aider par des amis ».

« Gagner du temps »

Justine Triet a envoyé, à Beaubourg, l'un d'entre eux, le moyen-métrage *Sur place* (2007), et « un producteur m'a contactée, j'ai été sélectionnée par le festival de Brive (un des rares festivals où on peut envoyer un film sans avoir de producteur !), j'ai obtenu des prix... Et j'ai pu faire un autre film avec un peu plus d'argent ».



JUSTINE TRIET. « Il est intéressant d'alterner en réalisant des films dans le système et d'autres plus libres ». PHOTO P. PERROUIN

Sans renier l'intérêt d'avoir un financement et un producteur (mais un bon) pour réaliser un projet, la réalisatrice estime que « pour une première démarche, c'est intéressant de passer par un film sauvage. Cela permet d'être libre, de ne pas être formaté. À trop vouloir plaire à tout le monde, on peut faire de la merde ! ».

Aude Léa Rapin, qui a présenté *Enclave*, un documentaire sur les Balkans, s'est, elle aussi, passée d'un producteur pour ses premiers courts-métrages, en partie « pour gagner du temps. Sinon, le

processus (recherche de producteur, d'argent, de diffuseur) peut ralentir un projet, entre 2 et 6 ans pour le finaliser. En 3 ans, j'ai pu faire quatre courts et moyens-métrages et je commence à écrire un long-métrage où je me permets plus de choses avec plus de moyens ».

Pour Valentina Novati, de Norte production & distribution, il est ainsi « nécessaire de conserver un cinéma de recherche, pour avoir une offre de cinéma varié ». Justine Triet préconise aussi une alternance : « Il faut continuer à prendre des risques ». ■

Christine Moutte

AUJOURD'HUI

COMPÉTITION

SALLE 1. 12 heures. *Blind Sex*, Sarah Santamaría-Mertens ; *Rien sauf l'été*, Claude Schmitz. **14 heures.** *The Demon, the flow and me*, Rocco Di Manto ; *Minute bodies : the intimate world of F. Percy Smith*, Stuart Staples. **SALLE 2. 14 heures.** *Du rouge au front*, Lucas Delangle ; *The Hunchback*, Gabriel Abrantes et Ben Rivers. **19 heures.** *Moto Atlantica*, Nicolas Klotz et Elisabeth Perceval ; *À discrétion*, Cédric Venail. **21 heures.** *Madame Cléante n'ira pas au cimetière*, Pamela Varela ; *Madame Saidi*, Bijan Anquetil et Paul Costes.

RENCONTRES

SALLE 1. 16 h 30. Dialogue entre cinéastes : Katell Quillévéré et Jacques Audiard. **SALLE 2. 10-13 heures.** Workshop pitch ouvert à tous.

CINÉASTES À L'ŒUVRE

SALLE 3. 15 heures. *Le Silence de Pélican*, Pietro Marcello. **SALLE 1. 19 heures.** *Les Saisons et Notre siècle*, Artobazd Pélican.

SÉANCES SPÉCIALES

SALLE 3. 17 h 30. Agence du court-métrage : *La sonate à Kreutzer*, Eric Rohmer ; *Envol*, Daisy Lamothe. **SALLE 1. 21 heures.** *On the rock : Vendredi 13*, Nicolas Klotz ; *Born to Boogie*, Ringo Star.

PANORAMA USA

SALLE 3. 20 heures. *Lake Nowhere*, Christopher Phelps et Maxim Van Scoy.

SÉRIE

SALLE 3. 21 h 30. *Il était une fois un pays*, Emir Kusturica, épisodes 5 et 6.

COUPS DE CŒUR

Le film de l'été

Le moyen-métrage d'Emmanuel Marre (30 minutes) parle des liens qui se nouent entre un petit garçon de 9 ans, dont les parents sont séparés, et un trentenaire, également séparé et un peu perdu, qui l'accompagne avec son père pendant quelques jours d'été. À travers des échanges sur une aire d'autoroute, un parking, un pique-nique... Drôle et émouvant. Emmanuel Marre est en train d'écrire son premier long-métrage.

Mme Cléante n'ira pas au cimetière

En Guyane, au décès de leur grand-mère Cléante, deux frères métis se remémorent des instants passés avec elle et font surgir des secrets enfouis. Ce moyen-métrage signé Pamela Varela (59 minutes), aux couleurs de Cayenne, se déroule au moment du carnaval ; il joue entre passé et présent et avec les contrastes.

À revoir aujourd'hui à 21 heures en salle 2.